

Récit de vie(s)

Après mai, France, 2012, 2 h 02

Sami Gnaba

Number 287, November–December 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2013). Review of [Récit de vie(s) / *Après mai*, France, 2012, 2 h 02]. *Séquences*, (287), 30–30.

Après mai

Récit de vie(s)

Après le coup de maître colossal qu'était **Carlos**, on était à se demander par quoi Olivier Assayas allait lui donner suite. La réponse est **Après mai**, une incursion autobiographique remarquable dans la jeunesse du cinéaste. Et laquelle prend en charge un moment clé de l'Histoire de France – Mai 68 – dont le déroulement sera déterminant dans le parcours (politique, individuel et artistique) du jeune Assayas.

Sami Gnaba

Le cinéma d'Olivier Assayas n'a cessé de se réinventer, de chercher de nouveaux territoires et genres à conquérir. Aux chroniques intimistes des débuts à travers lesquelles s'affirmeront les traits marquants de son cinéma (le social, la jeunesse en mal de repère, les relations filiales tendues), ont succédé des incursions dans le genre (*Demonlover*, *Boarding Gate*) aux résultats variables avant d'enchaîner, en 2010, sur un autre cycle avec *Carlos* et *Après mai*. Dans ces œuvres ambitieuses, toutes deux tournées vers le passé, se confrontent le social, le politique et l'intime.

La banlieue de Paris, 1971. *Après mai* prend appui sur un livre (*Une adolescence dans l'après-Mai*) et un précédent film de son auteur, *L'Eau froide*, en exhumant à la fois l'esprit révolté de l'époque et les deux personnages amoureux, Gilles et Christine. En introduction, Assayas offre une séquence bluffante d'une manifestation étudiante mise en échec aussitôt par les forces de l'ordre. Ce qui n'amenuise en rien l'esprit de révolte de cette jeunesse unifiée dans son mépris du modèle sociétal en place. Au milieu de toutes ces agitations, Gilles – malgré les apparences (il imprime les tracts, manifeste) – demeure un témoin distant du militantisme pur et dur auquel ses amis se livrent. Il est pris en dilemme entre son engagement dans la lutte ou dans la peinture. Que ce soit son père lui offrant le confort professionnel dans sa boîte de production, Christine, sonoureuse d'un été engagée dans le combat avec ses camarades gauchistes, ou encore Laure, l'artiste libre avec qui il vit une relation sans lendemain, Gilles refuse tout. «Je suis dans mes imaginations et quand le réel frappe, je n'ouvre pas», avoue-t-il à son meilleur ami Alain, dans l'un de ces rares moments d'introspection.

À travers un réseau de relations et de périodes initiatiques tracés sur durée approximative de deux ans, Gilles se construit tandis que, parallèlement, ses amis évoluent, se choisissent un camp propre (la lutte radicale, l'amour, l'art). Quand les personnages de Gilles, Alain et Christine partent à Florence, le film prend définitivement son envol; les états amoureux (et amicaux) d'emblée solides se désagrègent devant les idéologies et les espoirs de chacun. C'est l'heure des choix. Alain s'envole par amour au Laos, délaissant momentanément sa vocation de peintre; Christine s'unit à des camarades d'un collectif de cinéastes d'extrême gauche; Gilles, quant à lui, retourne en France, aux Beaux-Arts.



À l'âge de tous les possibles et de toutes les incertitudes, Gilles passe et vit sans repères constants, à l'image de ces lieux dépourvus de toute personnalité (trains, chambres d'hôtel, décors de cinéma...), qu'il investit pour tout aussi vite les quitter, la séquence suivante. Au dernier tiers du film, il renoue pour un bref instant avec Christine, toujours éprise de lui, mais la conviction que son destin réside ailleurs se fait plus grande et pressante que l'amour qu'elle est prête à lui offrir. Comme il est beau et bouleversant d'ailleurs, ce plan de Lola Creton qui – dans un seul gros plan furtif sur son visage – arrive à exprimer toute l'ampleur de la douleur rentrée de la romance avortée de son personnage (qui n'est pas sans rappeler celui qu'elle incarnait dans *Un amour de jeunesse*).

Bénéficiant d'un casting pour la plupart non professionnel, saisissant de naturel, et d'une reconstitution minutieuse de l'époque, aidé de longs mouvements de caméra fluides, *Après mai* acquiert une urgence, une vérité documentaire exceptionnelle. Une impression tenace de regarder des images captées sur le vif par une caméra de l'époque persiste tout au long... Récompensé à Venise pour son scénario (pas sa qualité la plus saillante), Assayas, à l'instar de Bertolucci (*Dreamers*) et de Philippe Garrel (*Les Amants réguliers*), témoins directs avec Mai 68, regarde en arrière et prend la mesure du temps, le pouls de son récit de vie. La dimension intime et autobiographique est renforcée d'ailleurs par ces fondus au noir continus faisant l'effet des pages de journal qu'on feuillette. Il n'y a pas de nostalgie ou de complaisance. Assayas y prend garde: «Je hais les vieux poètes qui murmurent leur jeunesse passée», lit en voix off Gilles. Au lieu, il se frotte à l'universel, captant les élans fragiles de destin(s) en train de s'accomplir. Des existences en train de s'inventer, de concilier leurs convictions avec le monde. 5

SUPPLÉMENTS: Aucun.

■ Origine: France – Année: 2012 – Durée: 2 h 02 – Réal.: Olivier Assayas – Scén.: Olivier Assayas – Images: Éric Gautier – Mont.: Luc Barnier – Dir. art.: François-Renaud Labarthe – Cost.: Jürgen Doering – Son: Nicolas Cantin – Int.: Clément Métayer (Gilles), Lola Creton (Christine), Félix Armand (Alain), Carole Combes (Laure) – Prod.: Charles Gillibert, Nathanaël Karmitz – Dist. / Contact: Métropole.